
Probare, probatio, probabilis dans le vocabulaire de la démonstration

Author(s): Claude MOUSSY

Source: *Pallas*, 2005, No. 69, DEMONSTRARE—Voir et faire voir : formes de la démonstration à Rome (2005), pp. 31-41

Published by: Presses Universitaires du Midi

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/43605788>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to
Pallas

JSTOR

Probare, probatio, probabilis dans le vocabulaire de la démonstration

Claude MOUSSY
(Université de Paris IV)

Je me propose d'étudier le groupe formé par le verbe *probare* et deux de ses dérivés, le substantif *probatio* et l'adjectif *probabilis*, pour essayer de montrer à la suite de quelles évolutions sémantiques ces termes sont entrés dans le vocabulaire de la démonstration.

I. Le verbe *probare* est un dénominatif ; il est formé à partir de l'adjectif *probus* qui signifie « bon », « de bonne qualité » et « honnête ». *Probare* appartient à cette catégorie de verbes d'opinion, bien étudiée par X. Mignot¹, qui n'expriment pas une action (en signifiant « rendre tel ou tel », cas par exemple de *durare*, « rendre dur », « durcir »), mais qui expriment un jugement (en signifiant « estimer tel »). *Probare* veut dire proprement « estimer bon », de la même façon que *dignare* signifie « estimer digne, juger digne ». Mais, comme un bon nombre de dénominatifs en *-are*, *probare* présente aussi une valeur factitive, celle de « faire estimer bon ». On peut ainsi comprendre comment le verbe a pu aboutir au sens de « démontrer, prouver ». Essayons de mettre en lumière cette évolution sémantique à l'aide de quelques exemples.

Probare apparaît avec le sens de « estimer bon, trouver bon », par exemple, dans un passage du *De inuentione* où Cicéron l'oppose à son antonyme *improbare*, « estimer mauvais ». On peut dans le passage suivant rendre les deux verbes par « approuver » et « désapprouver » :

Inu. 2, 134 : *cum populo cognoscendi et probandi aut improbandi potestas nulla fiat,*

« alors que le peuple n'a pas la possibilité de s'informer de l'affaire, de l'approuver ou de la désapprouver ».

Avec la valeur factitive de « faire estimer bon, faire approuver », *probare* se rencontre également chez Cicéron ; ainsi dans l'expression *probare aliquid alicui*, « faire approuver

¹ Mignot, 1969, pp. 282-283.

quelque chose à quelqu'un » :

Verr. 4, 28 : si modo te posses dicere emisse, facile cui uelles tuam causam et factum probares,

« si seulement tu pouvais affirmer que tu avais acheté, tu ferais approuver facilement à qui tu voudrais ton affaire et ta conduite ».

Verr. 4, 82 : non uereor ne hoc officium meum P. Seruilio iudici non probem,

« je ne crains pas de ne pas faire approuver ce devoir par le juge P. Servilius ».

C'est par l'intermédiaire de cette valeur factitive de *probare* que peut s'expliquer le passage du sens d'« approuver » à celui de « prouver, démontrer ». De l'idée de « faire approuver » on passe facilement à celle de « faire accepter » comme vrai, « faire reconnaître » comme vrai ou comme réel et à celle de « prouver ».

L'emploi de *probare* au sens de « prouver, démontrer » est ancien. Il est déjà attesté chez Plaute :

Trin. 812-813 : ...Iam dudum ebriust.

Quiduis probari <ei> poterit,

« Voilà déjà longtemps qu'il est ivre. On pourra lui démontrer n'importe quoi. »

Lucrèce utilise volontiers *probare* quand il est question de démonstration. Ainsi dans un passage où *probare* est groupé avec *planum facere* :

*2, 934-935 : huic satis illud erit planum facere atque probare
non fieri partum nisi concilio ante coacto.*

Dans son édition de la CUF, Alfred Ernout rend *planum facere* par « expliquer » : « il me suffira de lui expliquer et de lui démontrer qu'il n'y a pas d'enfantement sans un concours préalable de germes », traduit-il, mais dans son commentaire² il précise que l'expression *planum facere* est ici un « doublet technique de *probare* employé dans la langue judiciaire pour désigner la prestation de la preuve ». En effet *planum facere* qui signifie proprement « rendre clair, évident » peut s'employer dans le sens de « faire la preuve » (on peut citer, par exemple, Cicéron, *Amer. 58 : planum fac*). Je reviendrai un peu plus loin sur d'autres occurrences de *probare* chez Lucrèce.

Citons quelques emplois cicéroniens de *probare*, « prouver, démontrer » :

Tusc. 5, 1 : Quod etsi difficile est probatu propter tam uaria et tam multa tormenta fortunae, tale tamen est ut elaborandum sit quo facilius probetur,

« Bien que cette thèse soit difficile à prouver, à cause des supplices si variés et si nombreux infligés par la fortune, elle est de celles qu'il faut travailler à prouver plus facilement » (trad. E. Bréhier-V. Goldschmidt).

Probare peut être alors opposé à *redarguere*, « réfuter » :

De orat. 2, 293 : si nostra probari facilius quam illa redargui possunt,

« s'il est plus facile de prouver nos raisons que de réfuter les raisons de l'adversaire ».

A noter le tour *qui probari potest*, « comment est-il possible de démontrer » :

Fin. 2, 108 : qui id probari potest ut is qui propter me aliquid gaudeat plus quam ego ipse gaudeat ?

« comment est-il possible de démontrer que celui qui éprouve de la joie à cause

² Ernout-Robin, 1925-1928, p. 337.

de moi a plus de joie que moi-même ? ».

Probare, « prouver », peut être construit avec une proposition infinitive :

Inu. 2, 19 : *nam nihil factum esse cuiquam probatur nisi aliquid quare factum sit ostenditur*,

« car on ne démontre jamais à personne que quelque chose a été fait, sans montrer pourquoi cela a été fait ».

On notera dans ce passage l'emploi d'*ostendere*. De même Lucrèce utilise plusieurs fois dans le même contexte démonstratif *probare* et *ostendere*, « montrer, faire voir », qui signifie plus anciennement « exposer » :

2, 93-94 : *immensumque patere in cunctas undique partis
pluribus ostendi et certa ratione probatumst*,

« (l'espace) s'étend à l'infini dans toutes les directions comme je l'ai montré longuement et prouvé par un raisonnement irréfutable » (trad. A. Ernout).

2, 528-530 : *...id quod non esse probaui
uersibus ostendens corpuscula materiai
ex infinito summam rerum usque tenere*,

« j'ai prouvé qu'il n'en est pas ainsi, montrant dans mes vers que les corpuscules de matière venant de l'infini maintiennent intacte la somme de l'univers ».

On peut dire que chez Lucrèce *ostendere*, de même que *probare*, appartient au vocabulaire de la démonstration. Le poète affectionne l'expression *ostendimus ante*, souvent utilisée en fin de vers, comme dans le vers formule suivant :

1, 429 : *id quod iam supera tibi paulo ostendimus ante*,
« ce que nous t'avons déjà montré un peu plus haut ».

Il est intéressant aussi de relever chez Lucrèce, dans le vocabulaire de la démonstration, des emplois du verbe *confirmare*, forme qui autrement est extrêmement rare en poésie. Sur les sept occurrences de *confirmare* relevées chez Lucrèce, cinq concernent la démonstration. Contentons-nous de citer un emploi significatif du verbe :

5, 196-199 : *hoc tamen ex ipsis caeli rationibus ausim
confirmare aliisque ex rebus reddere multis,
nequaquam nobis diuinitus esse paratam
naturam rerum...*,

« j'oserais pourtant, et sur la simple étude des phénomènes célestes et sur bien d'autres faits aussi, soutenir et démontrer que la nature n'a nullement été créée pour nous par une volonté divine » (trad. A. Ernout).

Pour en terminer avec les emplois de *probare* au sens de « prouver », je parlerai brièvement de *probare* dans le vocabulaire de la rhétorique. C'est un emploi bien connu et il n'est pas utile de s'y attarder ici. Je renvoie à l'ouvrage d'A. Michel, *Rhétorique et philosophie chez Cicéron*, au chapitre III intitulé « *Probare* : dialectique et vérité »³. Je voudrais seulement souligner pour ma part que *probare* est alors un synonyme de *docere*. Lorsqu'il définit les trois devoirs de l'orateur, Cicéron utilise d'ordinaire soit la série *docere, delectare, mouere* (par exemple dans le *Brutus* 185 et 276), soit la série *probare, delectare, flectere*, par exemple dans l'*Orator* 69 :

³ Michel, 1960, pp. 160 sq.

Orat. 69 : *Erit igitur eloquens... is qui in foro causisque civilibus ita dicet ut probet, ut delectet, ut flectat,*

« Ainsi donc l'homme éloquent sera celui qui, au forum et dans les causes civiles, parlera de façon à prouver, à plaire, à émouvoir ».

L'équivalence entre *probare* et *docere* est alors si nette que A. Hus a pu parler de la « technique du *probare-docere* »⁴ (technique que Cicéron étudie en particulier dans le *De oratore* 2, 115 sq.). A. Hus introduit des nuances entre certains emplois de *docere* et de *probare* dans ce type de contextes, mais il admet que dans divers passages l'assimilation entre les deux verbes est complète⁵. Il en est ainsi, par exemple, dans le *De oratore* 2, 115-116 où *probare* est employé dans les formules suivantes :

2, 115 : *ut probemus uera esse quae defendimus,*

« prouver la vérité de ce que nous affirmons »,

2, 116 : *ad probandum autem duplex est oratori subiecta materies,*

« pour ce qui est des preuves double est la source qui fournit les éléments (trad. E. Courbaud).

Dans les lignes suivantes Cicéron rappelle la distinction entre les preuves dites intrinsèques (ἐντεχνον) et les preuves dites extrinsèques (ἄτεχνον), distinction que nous examinons plus loin à propos des emplois de *probatio*.

Notons enfin, à propos de l'équivalence entre *probare* et *docere* dans l'acception de « prouver », que pour *docere* cette acception est plus récente que pour *probare*. *Docere*, « prouver », ne se rencontre pas avant la *Rhétorique à Hérénnius*. A. Hus a montré que ce sens technique du verbe a pénétré dans la langue latine par le biais de la rhétorique pour rendre le grec δεῖξαι, ἀποδείξαι⁶.

II. Le substantif *probatio*, dérivé de *probare* attesté depuis l'époque cicéronienne, a pu servir à désigner la preuve, mais cet emploi ne se rencontre pas avant l'époque impériale. Auparavant, dans le langage courant, *probatio* signifie « épreuve » ou « approbation », sens qui se rattachent à *probare*, « estimer bon » ou « faire estimer bon », tandis qu'au sens dérivé « rendre croyable » répond l'emploi de *probatio* dans la langue de la philosophie pour désigner une « opinion probable ». Ces différents emplois se rencontrent tous chez Cicéron ; il suffira de citer quelques exemples.

Probatio signifie « épreuve, examen » dans des passages comme :

Verr. 1, 142 : *ego me refecturum dico ; probatio futura est tua, qui locas,*

« moi, je déclare que je ferai les réparations ; à toi de procéder à l'examen, toi qui donnes les réparations à l'entreprise ».

Off. 1, 144 : *Atque hoc idem Sophocles si in athletarum probatione dixisset, iusta reprehensione caruisset,*

« Si Sophocle avait dit cette même chose à l'examen des athlètes, il aurait été à l'abri d'un juste reproche ».

Dans le dictionnaire Ernout-Meillet *probatio* est alors présenté comme un équivalent du

⁴ Hus, 1965, p. 87.

⁵ Hus, 1965, p. 88.

⁶ Hus, 1965, p. 50.

grec δοκιμασία, « épreuve, essai ».

Chez Cicéron, *probatio* se rencontre également avec le sens d'« approbation, assentiment » (sens qui correspond à celui de *probare*, « approuver ») :

Font. 17 : certe utrumque falsum est et ob uacationem pretium datum, cum immunis nemo fuerit, et ob probationem, cum multa improbata sint,

« sans nul doute il est également faux qu'on ait obtenu à prix d'argent des dispenses, puisque personne n'a été exempté, et des approbations, puisque souvent des travaux ont été refusés (trad. A. Boulanger).

On notera la présence dans ce texte d'*improbata* qui se rattache à l'antonyme de *probare*, *improbare*, « désapprouver, refuser ».

Chez Cicéron encore, *probatio* peut désigner, dans un contexte philosophique, une « opinion probable ». Cet emploi se rencontre dans les *Académiques* :

Ac. 2, 99 : quare ita placere, tale uisum nullum esse ut perceptio consequeretur, ut autem probatio multa,

« il (Carnéade) croit donc qu'il n'y a pas de représentation telle qu'une perception du réel en soit la conséquence, mais qu'il y en a beaucoup qui sont suivies d'une opinion probable » (trad. E. Bréhier-V. Goldschmidt).

A noter aussi l'emploi de *probatio* chez Aulu-Gelle comme un équivalent du grec συγκατάθεσις, « l'assentiment » :

19, 1, 16 : *probationes autem, quas συγκαταθέσεις uocant,*

« en revanche, les assentiments, appelés συγκαταθέσεις ».

Chez Cicéron, le même terme grec est rendu par *assensio* ou *approbatio*, par exemple dans les *Académiques* (2, 37)⁷ : *nunc de assensione atque approbatione, quam Graeci συγκατάθεσιν uocant, pauca dicemus*, « je vais parler à présent de l'assentiment ou du consentement, ce qu'en grec on appelle *syncatathesis* ; je le ferai en peu de mots » (trad. E. Bréhier-V. Goldschmidt).

Probatio se rencontre avec le sens de « preuve », « démonstration » à partir de l'époque impériale. Le substantif a connu alors une spécialisation dans le vocabulaire de la rhétorique, en particulier chez Quintilien, mais il a pu aussi servir à désigner la preuve dans son sens le plus général.

Ainsi chez Sénèque :

Benef. 3, 10, 2 : maxima beneficia probationem non habent, saepe intra tacitam duorum conscientiam latent,

« les plus grands bienfaits ne se prouvent pas ; souvent ils sont un secret entre deux consciences qui gardent le silence ».

Nat. 1, 4, 1 : nos interim temptemus alias probationes quae de plano legi possint,

« nous, pour le moment, essayons d'autres démonstrations que l'on puisse lire aisément ».

Ce type d'emploi se rencontre aussi chez Quintilien, dont l'œuvre présente des occurrences de *probatio* extrêmement nombreuses (on peut en relever environ 130). Ainsi dans un passage où il est question de science géométrique :

⁷ Voir Lévy, 1992, pp. 245 sq., où ces problèmes terminologiques sont étudiés dans le détail.

I.O. 1, 10, 49 : *plurimas quaestiones... linearibus illis probationibus solui solere*,
« de très nombreux problèmes... sont résolus d'ordinaire par ces démonstrations linéaires ».

Mais, chez Quintilien, *probatio* appartient le plus souvent au vocabulaire de la rhétorique. Quintilien l'utilise pour désigner l'une des parties des causes judiciaires :

I.O. 3, 9, 1 : *prohœmium, narratio, probatio, refutatio, peroratio*,
« exorde, narration, preuve, réfutation, péroraison »,

I.O. 4, 2, 79 : *Aut quid inter probationem et narrationem interest, nisi quod narratio est probationis continua propositio, rursus probatio narrationi congruens confirmatio ?*

« Ou bien quelle différence y a-t-il entre la preuve et la narration, si ce n'est que la narration est une preuve présentée sous la forme d'un récit continu et que de son côté la preuve est une confirmation qui s'accorde avec une narration ? ».

On notera ici le terme *confirmatio*. En effet, cette partie de la cause judiciaire que Quintilien dénomme *probatio* est appelée précédemment *confirmatio*. Ainsi dans la *Rhétorique à Hérennius* :

Rhet. Her. 1, 10, 18 : *Tota spes uincendi ratioque persuadendi posita est in confirmatione et in confutatione*,

« Tout l'espoir de l'emporter et toute la méthode pour persuader résident dans la confirmation et dans la réfutation » (trad. G. Achard),

et chez Cicéron :

Part. orat. 27 : *secunda, narratio, et tertia, confirmatio fidem facit orationi*,

« la seconde partie, la narration, et la troisième, la confirmation, rendent le discours convaincant ».

Quintilien lui-même paraît utiliser *probatio* et *confirmatio* comme des synonymes dans le passage suivant :

I.O. 4, 4, 9 : *finem esse narrationis et initium probationis intellegat, et nobis confirmationem ingredientibus*,

« il comprend que c'est la fin de la narration et le commencement de la preuve ; et quand nous commençons la confirmation... ».

Quintilien se sert aussi de *probatio* pour donner des définitions de l'*argumentum* :

I.O. 5, 14, 1 : *...argumentum ipsum, id est rem, quae probationi alterius adhibetur*,

« l'argument lui-même, c'est-à-dire la chose dont on se sert pour en prouver une autre » ;

I.O. 5, 10, 11 : *« ...cum sit argumentum ratio probationem praestans, qua colligitur aliud per aliud,*

« puisqu'un argument est un raisonnement fournissant une démonstration par laquelle on infère une chose d'une autre... ».

Il utilise également *probatio* pour définir l'*ἀπόδειξις* :

I.O. 5, 10, 7 : *Ἀπόδειξις est evidens probatio*,

« L'*ἀπόδειξις* (démonstration) est une preuve évidente ».

Probatio, désignation générique de la preuve, correspond au grec *πίστις*. Quintilien remarque que la traduction de ce mot grec par *probatio* est préférable à la traduction par *fides* :

I.O. 5, 10, 8 : *Haec omnia generaliter pistis appellant, quod etiam si propria interpretatione dicere fidem possumus, apertius tamen probationem interpretabimur,*
 « (Les Grecs) appellent tous ces arguments du nom général de *pistis* (πίστεις) ; si nous traduisons littéralement nous pouvons dire *fides*, mais nous interpréterons de façon plus claire en disant *probatio* ».

Notons que dans ce type de contextes la traduction française de πίστεις ou de *probationes* par « preuves » peut être trompeuse. R. Barthes a fait remarquer que le mot « preuves » « a chez nous une connotation scientifique dont l'absence même définit les *pisteis* rhétoriques »⁸. Selon lui, il vaudrait mieux dire des « raisons probantes », des « voies de persuasion », mais lui aussi garde le mot « preuve » par habitude.

Quintilien utilise *probatio* dans les expressions *probationes artificiales* et *probationes inartificiales* qui servent à rendre respectivement les πίστεις ἔντεχνοι et les πίστεις ἄτεχνοι qu'Aristote distingue au livre I de sa *Rhétorique* (1355b). Voici le passage où Quintilien présente cette distinction :

I.O. 5, 1, 1 : *alias esse probationes, quas extra dicendi rationem acciperet orator, alias quas ex causa traheret et quodam modo gigneret ; ideoque illas ἀτέχνους, id est inartificiales, has ἐντέχνους, id est artificiales, uocauerunt,*

« il existe des preuves que l'orateur trouve en dehors de la rhétorique, d'autres qu'il tire lui-même de la cause et qu'il engendre en quelque sorte ; c'est pourquoi on a appelé les premières ἄτεχνοι, c'est-à-dire indépendantes de la rhétorique, et les autres ἐντέχνοι, c'est-à-dire fournies par la rhétorique ».

Rappelons brièvement que les preuves techniques, fournies par la rhétorique, consistent dans les indices, les arguments ou les exemples (cf. *I.O.* 5, 9, 1 : *omnis igitur probatio artificialis constat aut signis aut argumentis aut exemplis*). Ce sont des preuves logiques que l'orateur doit tirer de son propre fonds. Quintilien étudie ces différentes preuves techniques au livre 5, dans les chapitres 9, 10 et 11. Dans les chapitres 2 à 7 du même livre 5, il consacre des développements plus concis aux preuves extra-techniques que sont les précédents judiciaires, les rumeurs, les tortures, les pièces, le serment, les témoins (cf. *I.O.* 5, 1, 2 : *praeiudicia, rumores, tormenta, tabulae, ius iurandum, testes*). De cette énumération, on peut rapprocher la liste encore plus longue que propose Cicéron : *De orat.* 2, 116 : *tabulae, testimonia, pacta, conuenta, quaestiones, leges, senatus consulta, res iudicatae, decreta, responsa* ; ce type de preuves est ainsi défini par Cicéron (*ibid.*) : *quae non reperiuntur ab oratore, sed ad oratorem a causa atque a reis deferuntur*, « (preuves) que l'orateur ne découvre pas, mais qui lui sont fournies par la cause ou les accusés ».

Les adjectifs *artificialis* et *inartificialis* ne sont pas attestés avant Quintilien. Pour sa part, Cicéron emploie, par exemple, l'expression *sine arte* pour désigner les preuves extra-techniques :

Part. orat. 48 : *...illa quae sine arte appellantur... eo dicuntur sine arte... quod ea non parit oratoris ars,*

« les arguments que l'on trouve sans le secours de l'art... on les appelle sans art... parce que ce n'est pas l'art de l'orateur qui les trouve » (trad. H. Bornecque).

On notera aussi chez Quintilien l'expression *extra artem probatio* :

⁸ Barthes, 1970, p. 199.

I.O. 6, 4, 4 : in iis causis... quae uel solis extra artem probationibus uel mixtis continentur,

« dans les causes... qui reposent en totalité ou en partie sur des preuves indépendantes de la rhétorique, des preuves extra-techniques ».

Dans le vocabulaire de la démonstration, où il était concurrencé par *documentum*⁹ et *argumentum*¹⁰, le substantif *probatio* a donc occupé une place de choix et s'est imposé dans des emplois spécifiques.

III. L'adjectif dérivé de *probare*, *probabilis* présente deux principaux types d'emploi : lorsqu'il signifie « estimable, digne d'approbation », il répond au sens ancien de *probare*, « estimer bon », « approuver », et quand il veut dire « vraisemblable, probable », il correspond à *probare*, « rendre croyable », « prouver ».

Passons rapidement sur le premier type d'emploi qui ne concerne pas directement notre sujet. Quand *probabilis* signifie « estimable, digne d'approbation », on peut parler du sens « déontique » de l'adjectif, comme le font A. Bertocchi et A.M. Orlandini¹¹ ; elles distinguent ce sens « déontique » du sens « épistémique » de *probabilis*, « vraisemblable », que nous rencontrons en particulier dans le vocabulaire de la rhétorique.

Pour illustrer le sens déontique, citons seulement un passage de Cicéron où il est question de différents régimes politiques :

Rep. 2, 65 : primum enim numero definieram genera ciuitatum tria probabilia,

« j'avais d'abord défini en les énumérant trois sortes de régimes dignes d'approbation ».

Venons-en aux emplois de *probabilis* dans l'acception de « vraisemblable », « probable », « plausible ». Avant d'étudier ceux qui concernent le plus directement le domaine de la preuve, de l'argumentation, arrêtons-nous à deux syntagmes rencontrés chez Cicéron, *ratio probabilis* et *narratio probabilis*.

Dans ses œuvres philosophiques, Cicéron utilise l'expression *ratio probabilis* pour désigner une « raison probable », une « justification plausible », dans des définitions de l'*officium* :

Off. 1, 8 : medium autem officium id esse dicunt, quod cur factum sit ratio probabilis reddi possit,

« le devoir moyen est, disent-ils, celui dont l'accomplissement peut être justifié par une raison probable » (trad. E. Bréhier-P.-M. Schuhl).

Fin. 3, 58 : est autem officium, quod ita factum est ut eius facti probabilis ratio reddi possit,

« le convenable est justement une action telle qu'on puisse en rendre un compte raisonnable » (trad. E. Bréhier).

Dans ses œuvres de rhétorique, Cicéron se sert parfois de *probabilis* pour désigner l'une des trois qualités que doit présenter la *narratio* :

Inu. 1, 28 : oportet igitur eam tres habere res : ut brevis, ut aperta, ut probabilis sit,

⁹ Sur *documentum*, voir Hus, 1965, pp. 352 sq.

¹⁰ Sur *argumentum*, voir Evans, 1976.

¹¹ Bertocchi-Orlandini, 2002, p. 16, n. 8.

« il faut donc qu'elle (la narration) possède trois qualités : elle doit être brève, claire, vraisemblable ».

Dans d'autres passages, Cicéron préfère *credibilis* à *probabilis* pour désigner cette qualité de la *narratio*, la vraisemblance (par exemple, dans l'*Orator* 124 et les *Topiques* 97). Notons aussi que dans la *Rhétorique* à Hérénnius, la *narratio* est qualifiée de *uerisimilis* :

Rhet. Her. 1, 14 : *Tres res conuenit habere narrationem, ut breuis, ut dilucida, ut ueri similis sit.*

L'équivalence entre les trois adjectifs *probabilis*, *credibilis* et *uerisimilis*, quand ils servent à qualifier la *narratio*, est clairement affirmée par Quintilien :

I.O. 4, 2, 31 : *Eam (narrationem) plerique scriptores maximeque qui sunt ab Isocrate uolunt esse lucidam, breuem, ueri similem. Neque enim refert an... pro ueri simili probabilem credibilem dicamus,*

« La narration, la plupart des rhétoriciens... veulent qu'elle soit claire, brève, vraisemblable. En effet, il importe peu... qu'au lieu de 'vraisemblable' (*uerisimilis*) nous disions 'plausible' (*probabilis*) ou 'croyable' (*credibilis*) ».

Dans ce premier emploi significatif de *probabilis* dans le vocabulaire de la rhétorique, *probabilis* et ses deux synonymes servent à traduire l'adjectif grec *πιθανός*, « qui trouve créance », « vraisemblable »¹².

Un autre emploi significatif dans le vocabulaire de la rhétorique est celui où l'adjectif, substantivé au neutre, est d'ordinaire un équivalent du grec *εἰκός*. *Probabile* fait alors partie avec *signum* et *argumentum* des termes utilisés dans le vocabulaire de la preuve, de l'argumentation rhétorique. Les trois termes se rencontrent, par exemple, dans l'énumération des parties de la cause conjecturale :

Rhet. Her. 2, 3 : *probabile, collationem, signum, argumentum, consecutionem, approbationem,*

« la probabilité, la comparaison, l'indice, la démonstration, les conséquences, la preuve confirmative ».

On admet d'ordinaire que *probabile*, *signum* et *argumentum* sont alors les équivalents respectivement de *εἰκός*, *σημεῖον* et *τεκμήριον*. J'avais précédemment essayé de montrer qu'à chacun de ces trois vocables grecs peuvent correspondre chez des écrivains différents, et parfois chez le même auteur, plusieurs termes latins¹³. Ici, pour simplifier, je considérerai qu'en latin l'équivalent habituel de *εἰκός* est *probabile*. Mais *probabile* peut être l'équivalent latin d'autres termes grecs.

Ainsi quand *probabile* s'oppose à *necessarium*, comme dans ce passage du *De inuentione* :

Inu. 1, 79 : *Nam omne quod sumitur ad argumentandum siue probabile siue necessarium (ou : siue pro probabili siue pro necessario), necesse est sumatur ex his locis,*

« Car tout ce que l'on avance dans l'argumentation, comme probable ou comme nécessaire, est nécessairement puisé à ces sources » (trad. H. Bornecque).

On est tenté de rapprocher la définition du *σημεῖον* qu'Aristote propose dans les *Premiers*

¹² Pour ces problèmes de synonymie, voir Moussy, 1994.

¹³ Voir Moussy, 1988.

Analytiques (2, 70a) : πρότασις ἀποδεικτική ἢ ἀναγκαία ἢ ἔνδοξος (« le signe veut être une proposition démonstrative soit nécessaire soit probable ») et *probabilis* paraît correspondre ici à ἔνδοξος qui signifie proprement « ce qui est conforme à l'opinion commune ».

Pour le probable qu'Aristote désigne par ἔνδοξος et qu'il oppose alors au nécessaire, je renvoie à l'ouvrage de A. Michel qui définit ainsi les deux catégories aristotéliennes du probable : l'ἔνδοξος est l'autorité des sages et εὐλογον est l'autorité de la vraisemblance¹⁴. Pour la correspondance entre *probabile* et le grec εὐλογον dans le vocabulaire philosophique de Cicéron, je renvoie à l'ouvrage de C. Lévy qui, dans le développement qu'il consacre au probabilisme, montre en outre que Cicéron traduit aussi à l'aide de *probabile* le grec πιθανόν et qu'il utilise parfois aussi *uerisimile* pour rendre ces termes grecs¹⁵.

Terminons en signalant une évolution notable du sens de *probabilis*. G.R. Evans a attiré l'attention sur deux textes du XII^e siècle où il est question de démontrer la vérité de points de doctrine, de dogmes du christianisme¹⁶. Dans le prologue du *De arte Catholicae fidei* (parfois attribué à Alain de Lille, mais dont l'auteur est sans doute Nicolas d'Amiens), on lit :

P.L. 210, 596 : *Probabiles igitur fidei nostrae rationes quibus perspicax ingenium uix possit resistere.*

Dans ce contexte une *probabilis ratio* ne désigne plus une raison probable, plausible, comme dans les passages de Cicéron cités précédemment, mais s'applique à un argument qui peut prouver, qui est probant¹⁷. L'expression *probabiles fidei nostrae rationes* signifie « les arguments qui peuvent prouver notre foi ». La valeur de *probabilis* est la même dans l'autre texte qui appartient au *Contra haereticos* d'Alain de Lille :

P.L. 210, 317D : *ubi autem nec adest auctoritas, nec ratio, non est probabilis opinio,*

« là où n'existent ni autorité, ni raison, il n'existe pas de croyance que l'on peut prouver ».

Dans ces deux passages, il n'est plus question de vraisemblance, ni de probabilité, mais de preuve. L'évolution du sens de *probabilis* est très nette ; l'adjectif a alors rejoint dans le vocabulaire de la démonstration le verbe *probare* dans son sens fort de « prouver », « démontrer ».

¹⁴ Michel, 1960, p. 160 et p. 167.

¹⁵ Lévy, 1992, pp. 288 sq.

¹⁶ Evans, 1979-1980.

¹⁷ *Probabilis* pris dans le sens de « probant » se rencontre déjà chez Ammien Marcellin dans des expressions comme *defensiones aequas et probabilis* (15, 2, 2), *apertas probabilesque... causas* (20, 2, 3) ; voir, dans ce volume, l'étude de G. Sabbah.

Bibliographie

- BARTHES, R., 1970, L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire, *Communications*, 6, pp. 172-229.
- BERTOCCHI, A., ORLANDINI, A.M., 2002, Impossible n'est pas latin. Sur les concepts modaux de 'possible' et d'impossible', et leur réalisation en latin, *Les modalités en latin*, *Lingua Latina* 7, Paris, PUPS, pp. 9-23.
- BRÉHIER, É., 1962, *Les Stoïciens*, textes traduits par E. Bréhier, Paris, Gallimard.
- COUSIN, J., 1935, *Etudes sur Quintilien*, Paris, Boivin.
- ERNOUT, A., ROBIN, L., 1925-1928, *Lucrèce. De rerum natura. Commentaire exégétique et critique*, I-III, Paris, Les Belles Lettres.
- EVANS, G.R., 1976, *Argumentum* and *argumentatio*. The Development of a Technical Terminology up to c. 1150, *Classical Folia*, 30, 1, pp. 81-93.
- EVANS, G.R., 1979-1980, *Probabilis* and proving, *ALMA*, 42, pp. 138-140.
- HUS, A., 1965, *Docere et les mots de la famille de docere. Étude de sémantique latine*, Paris, PUF.
- LÉVY, C., 1992, *Cicero Academicus. Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*, Ecole Française de Rome.
- MICHEL, A., 1960, *Rhétorique et philosophie chez Cicéron*, Paris, PUF.
- MIGNOT, X., 1969, *Les verbes dénommatifs en latin*, Paris, Klincksieck.
- MOUSSY, Cl., 1988, *Signum* et les noms latins de la preuve : l'héritage de divers termes grecs, *Ktèma*, 13, pp. 167-177.
- MOUSSY, Cl., 1994, *Credibilis, probabilis, uerisimilis* : problèmes de synonymie dans le vocabulaire de la rhétorique, *Les problèmes de la synonymie en latin*, *Lingua Latina* 2, Paris, PUPS, pp. 173-186.